

ROCK

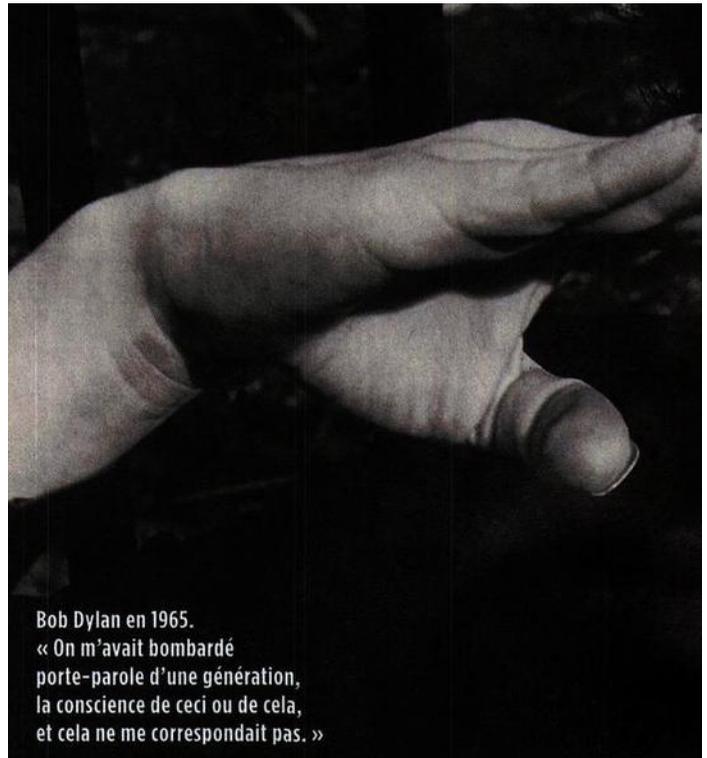
Bob Dylan : les années magiques

Un documentaire de Martin Scorsese et trois livres pour ressusciter la grande période du Rimbaud du rock. Qui est à Paris, au Zénith, le 3 novembre.

PAR SACHA REINS

C'était au Royal Albert Hall, le 17 mai 1966. D'un côté, dans le halo de la scène, un jeune homme maigre et charismatique, aux cheveux bouclés et au pantalon cigarette, qui semblait un peu effrayé. De l'autre, dans l'ombre de la plus célèbre salle de spectacles de Londres, des intégristes folk ivres de rage parce que leur héros, en seconde partie, avait osé faire venir un groupe électrique pour l'accompagner.

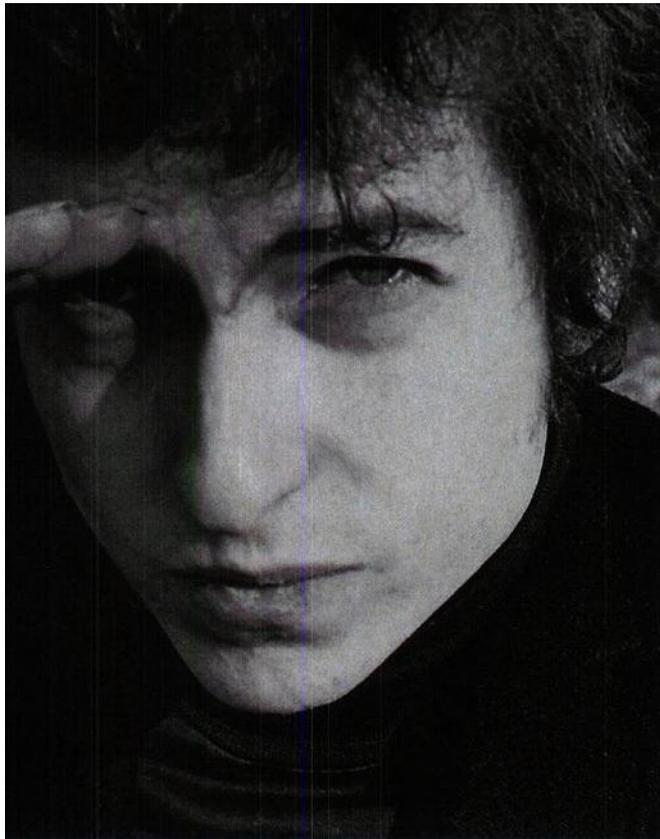
À la fin du concert, Bob Dylan, les yeux brouillés de larmes, annonça qu'il ne reviendrait plus jamais chanter à Londres. Il ne tint pas sa promesse et il faut espérer que ceux qui l'avaient fait pleurer ce soir-là ont regretté plus tard leur esprit obtus. De courts extraits de ce concert légendaire sont visibles dans «No Direction Home», le documentaire-événement, disponible en DVD, que Martin Scorsese consacre à la naissance d'une



des plus grandes légendes de la musique contemporaine et qui sera diffusé sur Canal+ le 9 novembre à 22h40 (durée: 3h20).

Déjà auteur en 1978 d'un documentaire sur Dylan et son groupe The Band, intitulé «The Last Waltz», le grand réalisateur américain, qui a choisi une forme de narration académique en intercalant documents de l'époque et interviews récentes, s'est concentré sur la première grande période créative de Dylan: 1961-1966. Comme Ray Charles, comme Miles Davis, Dylan s'est réinventé plusieurs fois en bouleversant à chaque fois le paysage musical international. Au début des années 60, il devenait le premier héros du folk contestataire en posant des paroles incendiaires et visionnaires sur de gracieuses mélodies pop («Blowin' in the Wind», «Mr Tambourine Man»). Puis il dynamita le genre à l'électricité et mélangea pour la première fois rock et folk. «J'avais 14 ans quand j'ai découvert Dylan avec "Like a Rolling Stone", se souvient Francis Cabrel. Je ne comprenais pas ce qu'il disait, mais il y avait le ton de la voix, le son, la gueule, tout collait. Au hasard d'une phrase, deux mots se télescopent, cette poésie un peu surréaliste ouvrait des univers nouveaux. Je me doutais bien que cette poésie et cette façon de penser étaient directement liées à la drogue, mais ça ne m'a pas poussé à essayer...»

Six minutes de pure magie où des générations sont venues se ressourcer. Quarante ans après son enregistrement, en 1965, un auteur culte américain, Greil Marcus, consacre aujourd'hui un livre à «Like a Rolling Stone», cette chanson kaléidoscopique, bringuebalante, torrentielle, sur la sécurité perdue et le fait de se retrouver seul au monde, «comme une pierre qui roule». Six minutes de pure magie, où des généra-



Bob Dylan « L'album 1956-1966 »

C'est une biographie couvrant la période 1956-1966, où l'on retrouve les fac-similés des manuscrits des premières chansons, l'affiche de son premier concert, des photos intimes ou encore le programme de son mythique concert à Carnegie Hall en 1963. C'est un objet somptueux dont on découvre les trésors détachables parfaitement reproduits dans la texture et la taille d'origine. Il est accompagné d'un CD contenant des interviews. Le texte qui court entre ces merveilles est documenté et ne s'adresse pas qu'aux incondtionnels du chanteur (Fayard).

Et aussi :

« Rolling Thunder, sur la route avec Bob Dylan », de Sam Shepard. L'acteur et scénariste a suivi la tournée de 1975 avec Joan Baez, Joni Mitchell et Roger McGuin (Editions Naïve).

tions sont revenues se ressourcer. Avec un talent un peu maniaque, Marcus exprime tout le suc de cet hymne inépuisable, qui a changé le destin de la musique populaire, voire de l'Amérique (« Like a Rolling Stone », Galaade Editions).

C'est encore le Dylan « haute époque », à la fois intellectuel et rock star, qu'on retrouve dans un fascinant album illustré aux tonalités sépia (*voir ci-contre*). En quatre ou cinq ans, on y voit l'émule de Woody Guthrie, portant casquette et harmonica, se métamorphoser en une sorte de Rimbaud psychédélique, initiant les Beatles à la drogue et, de passage en France, s'invitant chez Johnny Hallyday. « Dylan a débarqué chez moi un soir après son premier Olympia, nous disait récemment Johnny. Il avait été amené par Jean-Marie Périer qui, je pense, voulait s'en débarrasser, car il le trouvait trop entreprenant avec Françoise Hardy. Il est resté chez moi deux, trois jours. C'était un mec un peu bizarre, gentil mais il ne parlait pratiquement pas. Un soir, il s'est installé devant le tourne-disques et, toute la nuit, il a écouté ses albums à lui, la tête pratiquement sur le haut-parleur. Bizarre, non ? »

Que pense le Dylan de 2005 – qui se produit au Zénith cette semaine – de l'icône qu'il fut il y a quarante ans ? Dans le documentaire de Scorsese, le chanteur, impressionnant de charisme, bouillonnant d'intelligence derrière une nonchalance amusée, commente ces images « vintage » dont beaucoup restent douloureuses, comme celles de ce concert au cours duquel un de ses héros, le chanteur Pete Seeger, tenta de couper les câbles électriques de sa sono. « Aujourd'hui encore, quand je revois ça, dit-il, j'ai envie de tout arrêter et d'aller me soûler. » Plus loin, il avoue : « On m'avait bombardé porte-parole d'une génération, la conscience de ceci ou de cela, et cela ne me correspondait pas. » Depuis, il a choisi de ne plus communiquer autrement qu'à travers ses chansons ■